

Épopée du matérialisme

AL'EN croire, le Romain Lucrèce, qui vécut au I^{er} siècle avant notre ère, n'avait pas d'autre but, en rédigeant son *De natura rerum*, que de traduire en vers la sagesse un peu sèche du Grec Épicure : le miel poétique devait rendre plus aimable l'amère potion philosophique. De fait, on retrouve bien, au fil des 7400 vers, la plupart des grandes thèses de la tradition épicurienne. Mais le texte, abondant, remuant, bigarré, déborde largement ce cadre didactique. Les sonorités éclatent, les images turbulent; le poème vit sa vie propre, explore des tonalités nouvelles. Autant que du traité philosophique le *De natura rerum* tient du spectacle épique; et, traduit en prose ou en vers (1), ce feu d'artifice garde aujourd'hui une force stupéfiante.

Mais la puissante machinerie poétique de Lucrèce se veut machine de guerre, rappelant et illustrant quelques vérités dérangeantes : le monde (n')est (que) matière; toute chose, le corps comme l'âme, est le produit d'une rencontre d'atomes, vouée à se défaire; la vie doit tendre vers le plaisir et la paix; l'homme doit se garder de la superstition, se libérer des peurs instillées et entretenues par la religion... En faisant ainsi la part du corps et des passions, en congédiant les dieux, Lucrèce semble se placer résolument du côté du scandale.

D'après le grand philologue italien Luciano Canfora, qui tente, sur la base de maigres indices, de reconstituer la vie du poète (2), cette teneur subversive du *De natura rerum* suscita vite l'hostilité de l'establishment romain. Le poème apparut comme « une présence gênante » sous l'empereur Auguste, et plus encore dans le monde christianisé de la fin de l'Antiquité et du Moyen Âge. Ainsi s'expliqueraient, selon Canfora, l'effacement dont fut victime Lucrèce, et les légendes calomnieuses que certains attachèrent à son nom (saint Jérôme le décrit, près de cinq siècles plus tard, comme un possédé qui aurait fini par se suicider).

Il y a quelques années, dans *Quattrocento* (Flammarion, 2013), un livre à grand succès, Stephen Greenblatt a retracé la redécouverte en 1417 du manuscrit par l'humaniste italien Poggio Bracciolini (le Pogge). Pour Greenblatt, la mise au jour de ce « kit complet de la modernité », centré sur l'homme, la nature, la dynamique des atomes et du désir, la possibilité de connaître et d'inventer, aurait constitué

le prélude à la grande révolution intellectuelle de la Renaissance. Remis en circulation, le texte de Lucrèce aurait jeté les bases d'une modernité matérialiste et athée, et nourri des esprits aussi considérables que Michel de Montaigne, Giordano Bruno, William Shakespeare ou Thomas Hobbes.

Agacé par cette histoire un peu hollywoodienne, le philosophe Pierre Vesperini a consacré tout un livre (3), subtil et érudit, à tailler en pièces le récit de Greenblatt. Lucrèce? Moins un fervent disciple d'Épicure qu'un habile metteur en vers, travaillant pour un patron ambitieux, qui voulait capter un peu du prestige de la philosophie grecque. Le poème? Non pas un manifeste philosophique, mais un bel objet, composite, une suite de morceaux de bravoure hétéroclites. La postérité du texte? Il n'y eut, affirme Vesperini, aucune mise à l'index. Lucrèce n'a jamais disparu : on l'a lu, copié, étudié tout au long du Moyen Âge, sans surestimer son caractère subversif. Quant au Pogge, c'était un humaniste bien en cour, peu suspect de radicalisme.

Ni vrai refoulement de l'œuvre, ni grande révolution lucrétienne, donc? Il se peut. Mais, en 1516, cent ans après la découverte du Pogge, un synode condamnait encore *De la nature*, « ouvrage obscène et malfaisant, dans lequel tout est mis en œuvre pour démontrer la mortalité de l'âme ». À l'aube du XVII^e siècle, ceux qui affichaient, à la manière de Lucrèce, des positions atomistes, naturalistes ou matérialistes risquaient encore gros. Témoins Bruno, exécuté à Rome en 1600, ou Giulio Cesare Vanini, brûlé à Toulouse en 1619 (4). Dix-sept siècles après sa rédaction, les idées du *De natura rerum* sentaient toujours le fagot.

ANTONY BURLAUD.

(1) Lucrèce, *De la nature*, Les Belles Lettres, Paris, 2019, 320 pages, 21 euros; Lucrèce, *De la nature des choses*, Le Livre de poche, Paris, 2002.

(2) Luciano Canfora, *Vie de Lucrèce*, Les Éditions Delga, Paris, 2018, 178 pages, 17 euros.

(3) Pierre Vesperini, *Lucrèce. Archéologie d'un classique européen*, Fayard, Paris, 2017.

(4) Didier Foucault, *1619. Vanini, un libertin sur le bûcher*, Éditions midi-pyrénéennes, 2018, 48 pages, 6,80 euros; Boris Donné (sous la dir. de), *Vanini. Portrait au noir*, Allia, Paris, 2019, 144 pages, 8 euros.